Statues-quo ou statues-l'amour? | épisode Nº 05

Et si on demandait son avis à un sculpteur?

par Paul Ackermann

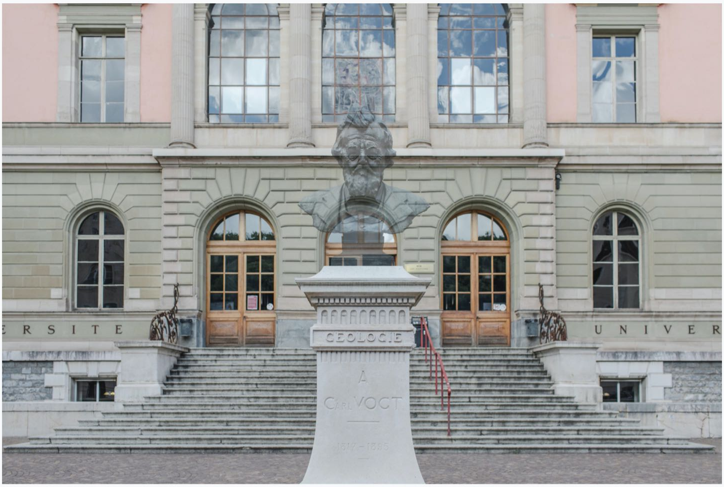
Publié le 26 juin 2020, 05:00. Modifié le 26 juin 2020, 18:14.

Et les artistes dans tout ça? C'est finalement aussi eux et leurs mois de travail que l'on fait tomber avec la polémique et les statues déboulonnées. Ils n'y sont souvent pour rien. Vincent Du Bois est le Genevois qui a réalisé, en 2018, à la Maison olympique de Lausanne, la statue du baron Pierre de Coubertin, personnage dont les idées racistes et colonialistes sont souvent rappelées. Nous avons demandé au sculpteur ce qu'il pensait des débats actuels.

Comment réagissez-vous aux polémiques de ces dernières semaines sur les sculptures anciennes de personnages historiques racistes ou ayant profité de l'esclavage?
Je vois les choses de deux points de vue, parfois contradictoires, celui du restaurateur d'ancien et celui du sculpteur contemporain.

Du point de vue du restaurateur d'art et du sculpteur passionné par la rigueur classique, j'ai le réflexe d'analyser le savoir-faire, l'art du modelé, les proportions et surtout la capacité à imprimer dans la matière le souffle de vie. Par ce biais, j'apprécie surtout donc la main, le geste du sculpteur. Michel-Ange a fait de magnifiques sculptures qui peuvent aujourd'hui nous sembler sexistes, on ne va pas les détruire pour autant. Autre exemple: le Monument Brunswick à Genève qui fait régulièrement débat. Il peut effectivement être vu comme le caprice kitch «d'un roitelet local», mais le savoir-faire y est exceptionnel autant pour la sculpture (les lions ou les figures des gisants), la taille de pierre (l'appareillage et la stéréotomie) ou la marbrerie. Du point de vue du métier, il serait très dommage de le mettre à terre. Et ceci d'autant plus que ces savoirs-faire sont en train de se perdre.

La question que je me pose est donc: «L'artiste a-t-il réussi sa sculpture? Avait-il du talent? Connaissait-il son métier?» Dans le cas, par exemple, du grand buste de Carl Vogt (accusé de racisme, ndlr), je vois surtout le geste et les exagérations néoclassiques typiques du 19e siècle, les mâchoires volontaires, la chevelure puissante, la maîtrise de la figure et du dessin. Ces traits de caractères issus des codes de la sculpture allégorique avaient une fonction patriotique et en cela, ils sont discutables. N'empêche que du strict point de vue artistique, le 19e est un siècle de maîtrise des codes classiques et l'aisance à manipuler la matière y est somptueuse. Le talent, c'est aussi la capacité à rendre vivante la matière inerte. Le 19e, comme bien d'autres périodes, est une époque de démonstration (dans ce cas, la force industrielle et les modèles patriotiques) et les créations artistiques qui s'y sont insérées ont souvent suivi des courants de pensée imbibés de soif de pouvoir ou d'idéaux nauséabonds. L'histoire de l'architecture et de l'art en général a toujours été le reflet des contextes sociaux, religieux ou politiques du moment. Glorieux ou pas, ils sont aussi les témoins silencieux du passé, alors autant faire face à notre histoire. Et démolir les boulevards haussmanniens ou l'Arc de Triomphe me corrigerait pas le passé.



Le grand buste de Carl Vogt au Parc des Bastions, à Genève. Retravaillé ici dans le cadre de la série photographique sur le rôle de la statuaire dans le paysage suisse de Niels Ackermann pour cette Exploration.

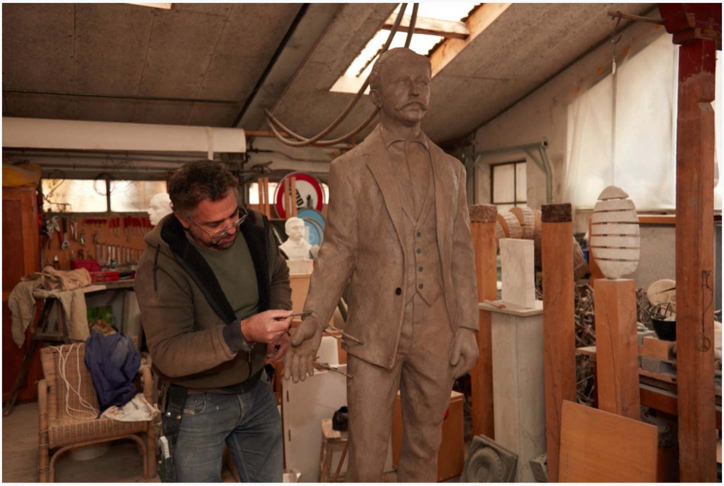
Du point de vue du sculpteur contemporain par contre, je trouve les débats des dernières semaines importants. Il faut laisser les communautés concernées s'exprimer. Prendre en compte leur point de vue. Mais plutôt que de les démolir, peut-être faudrait-il accompagner ces œuvres problématiques d'explications sur les contextes dans lesquelles elles ont été créées. Pas en forme d'excuses mais en forme d’éclairage. Dès lors, elles témoigneraient des errances de l’histoire plutôt que de trôner en modèles révolus. Les garder en les expliquant serait aussi donc un geste d’histoire pour se rappeler et instruire les générations à venir. Au delà donc de l’aspect artistique, il faut aussi renseigner les aspects problématiques des personnalités concernées, comme dans un musée. Quand les emplacements sont trop symboliques, les œuvres problématiques pourraient aussi être déplacées pour laisser la place à de nouveaux modèles. L’espace public est aussi le lieu du débat, et en cela il devrait conserver cette double fonction de lieu d’histoire et d’espace de dialogue. Questionner l’époque, c'est à mon sens la fonction de l’art.

Vous avez pensé à tout ça quand vous avez réalisé la statue de Pierre de Coubertin pour la Maison Olympique à Lausanne?
Au moment du concours, nous, les artistes, avons un peu titillé le CIO qui voulait un Coubertin dynamique, ouvert, précurseur de l’égalité entre les peuples et les genres alors qu’il incarnait aussi les valeurs misogynes et racistes de son époque. Je me suis demandé, «Est-ce que j’ai envie de défendre ce personnage?» J’ai beaucoup lu sur lui. Et j’en ai conclu que c’était un personnage qui véhiculait les bienfaits comme les tares de son époque, mais qu’en marge de cela il était aussi original et visionnaire. Il en a tiré profit pour construire un mouvement. C’est un personnage complexe. Il a passé sa vie à construire une image nouvelle du sport. Ce n’est pas Hitler ou Staline.

Il fallait le faire dans son habit d’époque, sur la base de photos, ce qui laisse peu de marge à la liberté d’interprétation et dire quelque chose de contemporain. Pourtant, du point de vue de la ressemblance, si on compare toutes les statues de Coubertin, toutes inspirées des mêmes photos, elles se ressemblent peu, on ne dirait même pas des frères. C’est dans cet espace subjectif que j’ai essayé de parler de son identité. Un portrait psychologique, comme nous l’ont appris les romains.

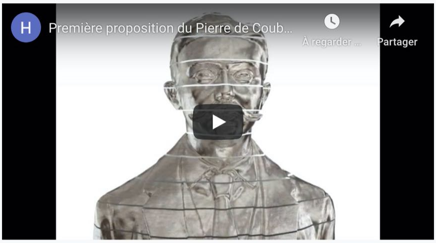
J’ai respecté la commande en faisant une statue accessible, à taille réelle, figurative mais moderne par son aspect réfléchissant. J’ai été choisi car j’avais ce savoir faire figuratif et à la fois un travail artistique personnel et contemporain. Je n'ai donc pas défendu une posture passéiste. Je ne proposais pas quelque chose de poussiéreux, sur son piédestal. J’ai fait quelque chose de plus proche de ce qu’il était, à peine plus grand que nature car pour des raisons techniques liées au bronze, je ne pouvais pas le faire exactement à taille réelle. Mais il n’est pas idéalisé. J’ai représenté quelqu’un de taille moyenne, ce qu’il était. La polémique n’entrait pas en ligne de compte pour le CIO. Je leur ai proposé une vision artistique, j’ai remis régulièrement le propos critique sur la table, mais eux y ont vu ce qu’ils cherchaient, un Coubertin ouvert et accessible.

Cela m’intéressait aussi de relever le défi, car je trouve qu’en art contemporain, on a tendance à négliger le savoir-faire, et plus encore lorsqu’il s’agit de figures. Beaucoup d’artistes contemporains ne manipulent plus eux-même la matière et délèguent la production de leurs œuvres. L’art serait supérieur à l’artisanat, on sépare le corps de l’esprit. La chair est plus basse que l’âme. C’est une attitude très occidentale, séculaire, souvent portée par la science et la religion, que l’on retrouve tout au long de notre histoire et qui dépasse l’art. Aujourd’hui, la force numérique enfonce encore le clou, puisque les écrans imposent un filtre sur le monde. L’abstraction virtuelle écarte le toucher au profit de la vue et nous éloigne de l’habitude ancestrale de manipuler la matière. Cette séparation corps/esprit est aussi une rupture entre nature et culture et cela pose problème jusque dans notre impact sur l’environnement. Bref, au sujet de Pierre de Coubertin, en tant que sculpteur passionné par la magie du couple main/matière, le défi que j’ai voulu relever était de réaliser une œuvre figurative qui puisse porter un message et un dialogue d'actualité.

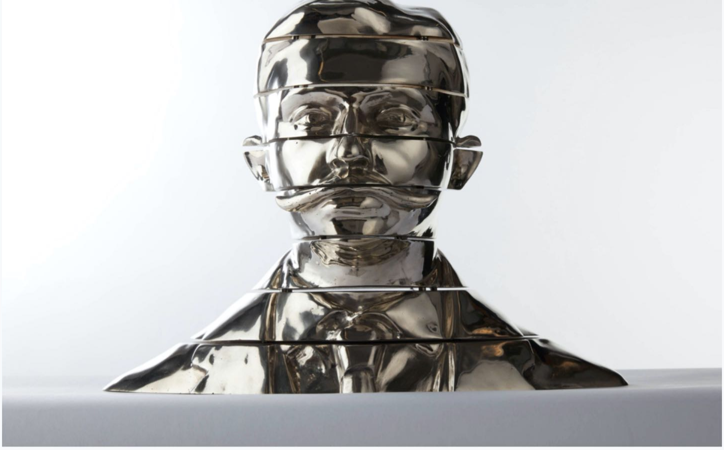


Vincent Du Bois travaille sur la sculpture de Pierre de Coubertin pour la Maison olympique de Lausanne. Photo: Grégoire Peter

Il y a également une version plus contemporaine de la sculpture non?
Oui, j'ai gagné le concours en partie parce que j'ai proposé au départ une vision très contemporaine tant dans la forme que dans le concept. Une fois le modelage du personnage en pied terminé en atelier, je l'ai scanné pour avoir une empreinte 3D, et via un travail infographique, j'ai découpé le personnage en tranches horizontales afin que la lumière le traverse. Le tout étant réalisé dans un alliage argent encore inédit afin de capter le plus de reflets possibles. Les premiers essais ont convaincu, car on s'était défait de l'image du portrait classique et cette prédominance de la lumière collait aux préceptes qui ont servi à édifier la nouvelle Maison Olympique. Pour essai, j'ai proposé une version du buste seul, produit sur ces principes, mais le CIO n'a finalement pas assumé cette vision d'un Pierre de Coubertin composé de tranches, malgré le lien possible aux anneaux olympiques.



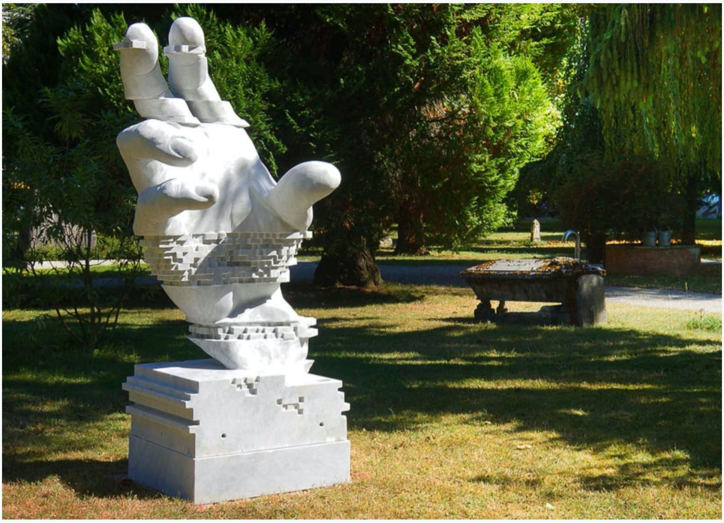
Mon idée était d'utiliser la brillance du matériau pour créer un espace de dialogue entre Coubertin et le public, car à la fois le visiteur se reflète dans l'œuvre, et l'œuvre à son tour reflète l'environnement ambiant. Cela amenait un sens critique. Coubertin n'était plus vraiment là, un peu fantomatique. Sa silhouette était bien présente mais plus on s'approchait, plus la lumière le déstructurait. La ressemblance est moins importante que les idées dans son cas, c'était ça que je voulais dire. Ce sont ses idées qui restent et on peut en débattre.



Proposition originale pour la sculpture de Pierre de Coubertin à la Maison olympique de Lausanne. Photo: Grégoire Peter

Ils ont gardé ce buste dans leurs collections mais n'exposent que la version finale, non tranchée. Mais j'ai quand même réussi à imposer cette matière réfléchissante. Le débat sur l'héritage de Coubertin reste donc ouvert. Je les relance régulièrement pour qu'ils exposent aussi la version tranchée. Il ne disent pas non, donc je ne perds pas espoir.

Dans le reste de votre oeuvre, vous êtes plus contemporain dans la forme, moins classique. Pourquoi?
Je fais les deux. Mais je montre davantage l'aspect contemporain. La demande est très faible pour les portraits classiques, ce qui est normal, d'où le côté exceptionnel du défi proposé par le CIO avec le Pierre de Coubertin. Et puis c'est mon époque qui m'intéresse. Avec l'évolution technologique, de nouveaux défis et horizons s'offrent à la sculpture. Je n'ai pas de nostalgie pour les méthodes passées. L'art contemporain a ce rôle, à mon avis, de commenter son époque.

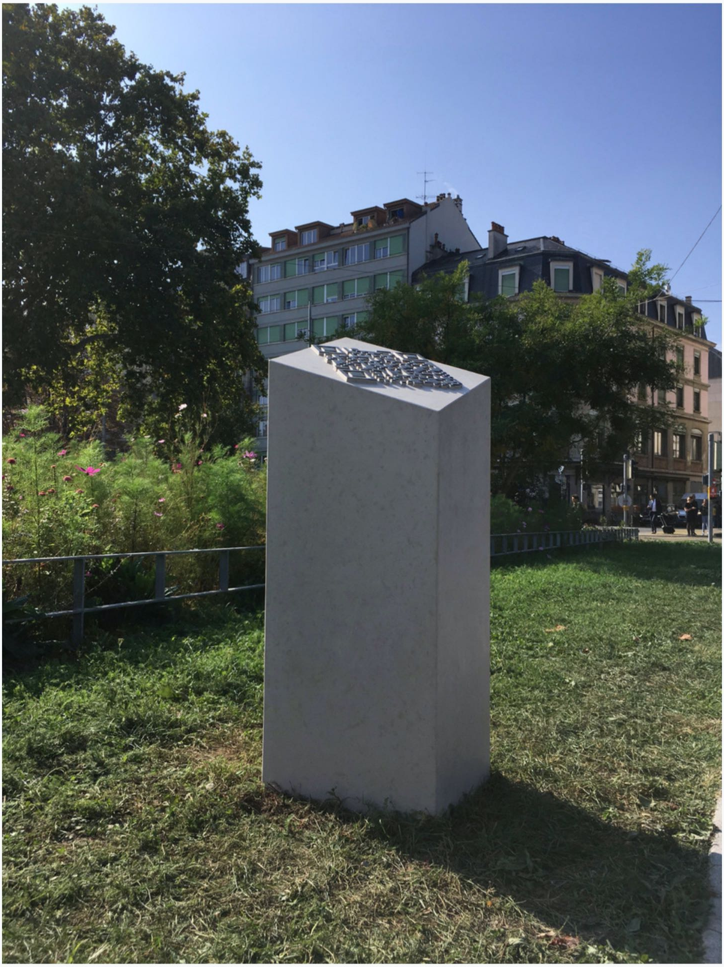


«God's hand» de Vincent Du Bois, au Cimetière des Rois. Photo: VDB

Comme dans votre sculpture en forme de QR code en hommage au

rebelle Nicolas Lemaître à Genève. Est-ce une manière de la mettre à l'abri de la polémique?

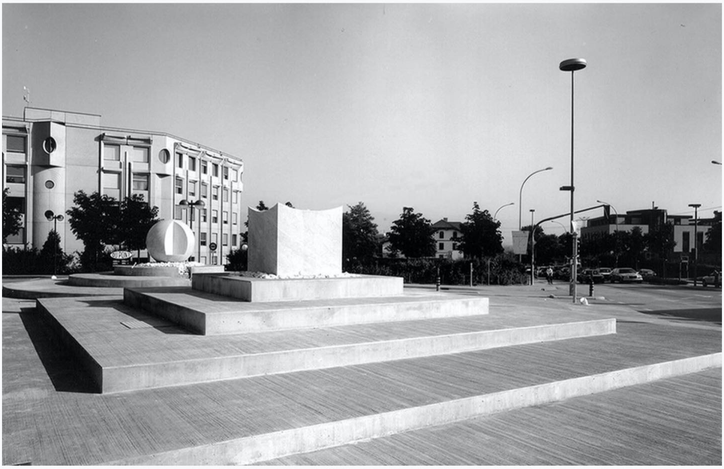
C'est vrai que c'est une sculpture déshumanisée. Les humains sont des corps, l'identification aux statues et œuvres figuratives est un processus naturel. Une statue de Staline est un catalyseur concret pour remettre en question ses actions, on peut donc vouloir la faire tomber plus facilement qu'une œuvre abstraite. Mais l'idée du QR code n'a rien à voir avec une volonté d'éviter la personnification. C'est un travail sur le langage caché et la mémoire. Nicolas Lemaître a été exécuté à l'endroit même de Plainpalais où se trouve la sculpture, et ce pour s'être opposé à un système affairiste et autoritaire. Ce bloc tranché en biais marque d'une pierre la place du gibet de Plainpalais, là où maintenant on fait du skate. Donc en lui érigeant une sculpture, on lutte contre l'oubli d'une partie peu glorieuse de notre histoire. On a fait le contraire de ce qui se passe avec le déboulonnage de personnages problématiques.



Sculpture en forme de QR code en hommage au rebelle Nicolas Lemaître à Genève. Photo: VDB

Dans le premier épisode de cette Exploration, le sociologue urbain

Mischa Piraud nous expliquait que, contrairement aux statues contemporaines sur le placement desquelles il y a toujours un débat, l'emplacement et la légitimité des statues historiques ne sont pas questionnés et pas questionnables. Qu'en pensez-vous?
On ne laisse pas autant que l'on croit les œuvres anciennes en place, il y en a plein qui disparaissent, vieilles ou moins vieilles, à cause de plans urbanistiques, des modes, des impératifs financiers, des politiques de conservation. Beaucoup de très belles œuvres en façades, par exemple, ont disparu, souvent par ignorance ou souci d'économie. J'ai dû me battre pour plusieurs des miennes. Au Grand-Saconnex, j'ai une sculpture sur une idée symbolique de la complémentarité dans l'origine des choses, baptisée «Adam et Eve». Ce n'était pas du tout un geste politique ou religieux, je ne suis pas croyant. Mais des gens ont été choqué, ils ont trouvé ça insupportable. Puis il y a eu l'aménagement du tram, et a surgi la possibilité de la déplacer, puis la question des coûts d'entretien a émergé, la démolir fut soudain une option. J'ai dû me battre pour qu'on ne la détruise pas et pour qu'on la rénove. La prochaine fois, je ne serai peut-être plus là pour la défendre…


Au Grand-Saconnex, «Adam et Eve». Photo: Stéfan Vos

Les Explorations

Statues-quo ou statues-l'amour?

© 2020 HEIDI.NEWS

Développement : BASE SECRÈTE – Design : BONTRON & CO